



Mireille Georges, la grand-mère, et Carole Dumont-Georges, sa petite-fille, travaillent à quelques décennies d'intervalle (dans les années 50 pour l'une et 2017 pour l'autre), dans le même atelier, quai de Mantoue à Nevers.

A woman with dark, curly hair is focused on painting a white ceramic sculpture of a pig. She is using a fine brush to apply paint to the sculpture, which is mounted on a pottery wheel. The scene is set in a workshop with various papers and sketches pinned to the wall in the background. The lighting is dramatic, highlighting the woman's concentration and the texture of the ceramic.

# EN HÉRITAGE

Cinq entreprises familiales qui font preuve de dynamisme face à la mondialisation ont pérennisé un savoir-faire tout en s'ouvrant à la modernité. Chacune d'elles, à sa manière, a su évoluer avec cet héritage. TEXTE D'ANNE SWYNGHEDAUW. PHOTOGRAPHIES DE MANUEL COHEN (SAUF MENTION CONTRAIRE).



L'art du vitrail se perpétue depuis le XIX<sup>e</sup> siècle dans la famille Duchemin. À gauche : Dans les années 20, Georges Duchemin (assis) et Raymond Duchemin, son fils (à gauche) travaillaient dans l'atelier de Jacques Grüber, grande figure du vitrail Art nouveau. À droite : Portrait de Raymond Duchemin en 1925. Il sera le dernier artisan verrier itinérant.

Les manufactures familiales n'ont eu de cesse de se développer depuis près d'un siècle, traversant deux guerres mondiales pour certaines, la période de reconstruction pour d'autres. Dynamiques et prospères, elles ont participé à l'essor économique d'un territoire, employant jusqu'à quinze personnes. À Paris, les Ateliers Duchemin faisaient évoluer l'art et la culture du vitrail; tandis que l'Atelier A. Brugier développait son expertise de la laque dans l'atelier de la rue de Sèvres. En Alsace, l'Atelier Meyer œuvrait à la restauration de monuments historiques. Avant le déclin des manufactures à Nevers, la Faïencerie Georges produisait des pièces en série pour les arts de la table. Quant à la menuiserie Babaud, devenue Atelier W110, elle fabriquait, près d'Angoulême, jusqu'à cent tables de ping-pong par mois !

En page d'accueil de leur site Internet, la saga familiale dévoile plusieurs générations au travail dans l'atelier, emprunt à la mémoire familiale. Sans nostalgie, l'image en noir et blanc renforce le lien avec le client et peut devenir un argument commercial en France comme à l'international ; le marché de ces savoir-faire spécifiques gagne l'export, en Europe, aux États-Unis et au Japon. Ces PME font partie, pour la majorité, des 64 % label-

lisées Entreprises du Patrimoine Vivant (EPV) de moins de vingt salariés. Par ailleurs, les EPV peuvent disposer d'un crédit d'impôt de 15 % des dépenses de fabrication de pièces uniques ou en petites séries et d'un crédit d'impôt apprentissage de 2 200 euros par apprenti et par an. Un atout non négligeable pour de petites structures. La transmission, une tradition dans les métiers d'art que l'on ne voudrait pas voir disparaître, est une reconnaissance nécessaire, unissant tradition et création, innovation et développement. Les ateliers s'adaptent à la mobilité et l'hyper connectivité inhérentes aux nouveaux modes de vie, tout en formant en interne des ouvriers et apprentis qualifiés. Si les savoir-faire initiés par les générations antérieures perdurent, il revient aux trentenaires, de la troisième à la sixième génération, d'insuffler de nouvelles orientations. Certains ont opté pour un changement de vie radical, de Paris en province, pour la reprise parfois délicate de la PME familiale. C'est le cas de la Faïencerie Georges et de l'Atelier W110, qui se sont dirigés vers la création et la fabrication sur mesure, en insufflant un vent de modernité. L'Atelier Meyer, tout en gardant son activité dans la restauration ou la conservation du patrimoine, s'est lancé quant à lui dans la fabrication de cadres haut



À gauche : Sertissage au plomb d'un vitrail dessiné par l'artiste Bernard Quesniaux et réalisé en 2017 au sein des Ateliers Duchemin situés dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris. À droite : Les Ateliers Duchemin furent créés à la fin des années 50. Ici, Charlotte Rousvoal, diplômée de l'École Duperré (à gauche) et Marie Rousvoal, maître verrier (à droite), filles de Dominique Duchemin et Gilles Rousvoal, dirigent ensemble l'entreprise. Elles représentent la sixième génération Duchemin au service du vitrail.

de gamme. De même, les Ateliers Duchemin et l'Atelier A. Brugier, en sollicitant les artistes contemporains, confirment le rayonnement de leurs savoir-faire avec un regard neuf.

### Six générations de maîtres verriers unis dans la création contemporaine

De Frédéric Duchemin, peintre verrier itinérant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à Marie et Charlotte Rousvoal, les Ateliers Duchemin ont traversé les époques et les styles. Après un parcours dans la mode pour Charlotte et dans le théâtre pour Marie, les deux sœurs codirigent l'entreprise, succédant à leur mère Dominique Duchemin, maître verrier à la tête de l'atelier créé par son père dans les années 50. « Travailler en famille est plutôt un avantage, on se comprend mieux et on travaille plus vite ! Notre histoire et celle du vitrail sont liées ; c'est un héritage conséquent qui nous porte vers l'avenir », précise Marie. En 1997, elle assiste son père Gilles Rousvoal pour des projets d'artistes. La passion familiale se transmet au sein de l'atelier qui compte dix Compagnons qualifiés : monteurs, coupeurs, poseurs et peintres sur vitrail. « La qualité de notre travail dépend du temps de pratique, pour améliorer son

geste, trouver sa patte. Le vitrail est un art vivant ; il n'a plus l'image poussiéreuse et folklorique du Moyen Âge mais, au contraire, celle d'une évolution qui fait écho au monde moderne. Notre activité repose sur 60 % de création contemporaine et 40 % de restauration spécifique », explique Marie.

Quand la commande publique a été lancée, en 1975, avec l'œuvre de Jean-Pierre Raynaud et Jean Mauret, maître verrier, à l'abbaye de Noirlac, l'art contemporain s'est invité dans les églises et chapelles françaises. Un bouleversement pour les artistes engagés sur 100 ou 200 ans ! Ont suivi de gros chantiers signés Jean-Michel Alberola, Carole Benzaken, Aurélie Nemours... « C'est une chance de rencontrer les artistes ; ils font évoluer l'art par leur vision, leur réflexion, mais aussi nos terrains d'expérimentation ! » Dans le projet de Robert Morris pour la cathédrale de Maguelone, l'artiste souhaitait représenter une vague dans sa plus pure abstraction, réalisée au final en thermoformage. « Je me suis souvenue de Christiane et Claude Duchemin, mes grands-parents, qui avaient travaillé le verre bombé. Grâce à cet héritage, nous nous sommes lancés dans cette technique que nous n'avions jamais testée auparavant. »



La restauration et la restitution de verres anciens dans les bâtiments civils, édifices d'État et églises de France, font partie du quotidien de l'atelier : à Paris, cage d'escalier, hall d'entrée, vitraux style Art déco de Louis Barillet pour la Villa Martel de Mallet Stevens, coupole du Bon Marché... À l'international, restaurer n'est pas un marché privilégié, car peu rentable ; en revanche, les projets de luxueuses villas font voyager l'art du vitrail, en Égypte, Chine, Russie et au Liban...

### Expertise et valorisation de l'art de la laque, au-delà des frontières

En restaurant les objets rares et le mobilier précieux, l'Atelier A. Brugier a œuvré pour les grands musées nationaux : Louvre, musée Guimet, musée d'Orsay. Fondé en 1920 par André Brugier, il est dirigé par son petit-fils François Judet depuis 2009, succédant à sa mère Nicole. Après une carrière dans l'informatique, il entre dans cet univers qui le fascine. Armoire de Chine en laque XVIII<sup>e</sup> dite « de Coromandel » ou console créée par l'artiste contemporain Louis Cane : la laque a des applications infinies et variées. « J'aime la matière et ses qualités subtiles, ses reflets, la façon dont elle est traitée à chaque époque. Notre activité est passionnante car nous n'avons jamais deux fois le même objet à restaurer », explique François Judet. À la fois antiquaire et expert, il expose deux fois

par an à Hong Kong et à la Biennale des antiquaires à Paris, devenue annuelle. Il ouvre aussi son atelier aux visiteurs, accueillant les délégations chinoises qui découvrent l'existence d'objets précieux hors de leur pays. « N'étant plus reliés à ces objets, ils ont subi une perte de connaissance de leur histoire. Notre métier, là, prend tout son sens. De tout temps, il y a eu des importations et c'est une chance d'avoir pu conserver ces objets en France et de les montrer aux Chinois d'aujourd'hui. » Avec une clientèle éclectique de particuliers possédant des objets de famille ou de collectionneurs et décorateurs, l'atelier n'a pas changé d'adresse et certains clients reviennent au bout de vingt ans ! « À tous les âges de la vie, toutes les étapes, on a quelque chose à transmettre. Ce message, à la fois de renouveau et de stabilité, rassure quand une nouvelle génération prend la suite. » Si la mère de François, Nicole Judet Brugier, est toujours présente bien qu'en retraite, son expertise en laques de Chine et du Japon, à la Chambre nationale des experts spécialisés (CNES), renforce les liens de confiance. « Développer cette PME avec peu de transformations, c'est la réinscrire dans le temps présent. Le marché évoluant, les riches clients viennent avec leur décorateur pour finaliser très vite leur projet. À l'immédiateté s'oppose notre rapport au temps qui nous oblige à être pédagogues et à faire comprendre au client les étapes



André Brugier, décorateur et amateur de mobilier en laque, fonde les Ateliers A. Brugier en 1920 à Paris. Aujourd'hui encore, l'atelier réalise des laques ou en restaure, comme ici, au fond, ce paravent chinois du XVII<sup>e</sup> siècle aux décors en laque dite « de Coromandel ».

*indispensables de notre métier. Une journée de travail équivaut à une semaine de séchage, avec le ponçage ou lustrage entre chaque couche. Résultat, il faut compter plusieurs mois de délais, incompressibles, et un coût, pour l'entreprise, de 100 euros de l'heure. »*

### La dorure intemporelle et le marché du luxe

C'est une fierté portée par Pascal Meyer qui succède à son père. Trois générations de Meilleurs Ouvriers de France couronnent cette entreprise de dorure sur bois depuis 1928. Avec son épouse Eladia, il rachète l'atelier familial en 2002. Initié à l'art de la dorure par son père, il se perfectionne à l'IRPA au Centre régional de restauration de Kerguehennec. Eladia Arrizabalaga-Meyer s'est formée à l'Institut pour les arts et la restauration du Palazzo Spinelli. L'entreprise se régénère aujourd'hui avec de solides références telles que les grandes orgues de la cathédrale de Strasbourg. Objectif ? Rester un atelier de petite taille autour de quatre employés très polyvalents et très spécifiques. À travers une longue expérience dans la restauration de cadres, mobilier religieux, tableaux sur toile et sur bois, dorures extérieures..., l'Atelier Meyer assure la pérennité et la conservation des

*œuvres. « On respecte les principes déontologiques de la profession : la réversibilité, la compatibilité des traitements avec les matériaux à conserver et l'intervention minimaliste, sous l'œil des inspecteurs généraux et des architectes en chef des Monuments historiques. »*

En rachetant un stock important de cadres d'une ancienne manufacture parisienne, ajouté à l'exceptionnelle collection de moules du grand-père, et les commandes pour la capitale du siège de Liffol-le-Grand, l'Atelier Meyer diversifie ses activités. Il crée et fabrique désormais des cadres de styles sur mesure haut de gamme, parfois de grandes dimensions, de 500 à 50 000 euros, très prisés des collectionneurs français, suisses, luxembourgeois, belges, etc.

*« Mettre en valeur le savoir-faire de la dorure au goût du jour, en proposant des colorations inédites, fait partie de nos nouvelles orientations. La clientèle asiatique et russe change la donne en matière d'esthétique car elle privilégie le clinquant bien que le style nuancé à la française, que nous défendons, soit aussi reconnu à l'international. »* En 2018, l'entreprise, engagée dans l'avenir, aura 90 ans, un anniversaire qui marque une autre ère dans son histoire.



Trois générations de Meilleurs Ouvriers de France se succèdent dans les Ateliers Meyer. En 1928, Michel Meyer (à gauche), le grand-père, débute son apprentissage chez le doreur Gerner à Strasbourg. Il continue chez le doreur Mertz, avant de commencer à son compte rue Charmille, en 1956, à Strasbourg. Deux ans plus tard, son fils Jean-Jacques (au centre) entre en apprentissage chez son père. Le fils obtient pourtant son titre de Meilleur Ouvrier de France avant lui (le premier en 1972, le second en 1976). Le petit-fils, Pascal (à droite), l'acquiert en 2000. Ce qui fait des Ateliers Meyer l'unique entreprise à détenir trois générations de MOF.

Ci-contre: Les cofondateurs de l'Atelier W110, Sarah Babaud et Martin Lecomte, fabriquent encore à la main leurs créations, dans l'atelier charentais du grand-père de Sarah. Ici, les balançoires de la collection *Swing #*, fabriquées avec des lattes en châtaignier pour sa durabilité et son origine locale.

### Faire vivre la matière bois avec une approche moderne

Bernard W110 est le nom du moteur thermique utilisé par Henri Babaud, fondateur de l'ébénisterie en 1956, pour faire tourner ses machines, dépourvues d'électricité. Sarah Babaud, petite-fille d'Henri, et son compagnon, Martin Lecomte, se sont souvenus du nom de la première énergie de l'atelier, devenu celui de leur entreprise. Une évidence. Henri fabriquait des tables de ping-pong en contre-plaqué, pour la Samaritaine, les Galeries Lafayette ; Daniel, son fils, des portes, fenêtres, escaliers en chêne massif sur mesure pour une clientèle locale. Après leur diplôme au lycée professionnel Pierre-Vernotte à Moirans-en-Montagne, dans le Jura, Sarah et Martin intègrent Ufacto, un atelier de prototypage à Pantin. L'approche pluridisciplinaire qu'ils défendent, entre architecture et design, est ancrée dans l'ADN de l'entreprise qu'ils fondent en 2005. Conscients d'arriver à échéance

après deux générations de menuisiers, ils confirment leurs expériences professionnelles dans le design d'objet et graphique, l'architecture intérieure, la scénographie. Parmi leurs clients : la Galerie Gosserez et Studio Pool, la Ville d'Angoulême... « *Mon père a vécu sur l'investissement de mon grand-père ; nous partageons les mêmes locaux mais avec des activités différentes. C'est une chance d'hériter de cet atelier avec ces machines traditionnelles ! Cet acquis nous a octroyés du temps afin de mûrir nos projets en autoproduction. La collection *Swing #* a été conçue et réalisée à l'atelier autour d'une balancelle en lamelles de châtaignier, simple mais complexe à fabriquer* », détaille Sarah. Mais elle avoue aussi que si son père a bénéficié à 100 % de l'héritage de son père, pour eux, la troisième génération, c'est plus délicat car il s'agit d'une période charnière en termes de stratégie d'entreprise qui doit s'adapter. Ainsi, ils cherchent à acquérir une presse pour le collage afin d'améliorer la production.







Ci-dessus : À Nevers, dans leur boutique-atelier, Carole Dumont-Georges et Jean-François Dumont devant les assiettes de la collection *Grue* et les coupelles de la série *Fenêtres*. Page précédente : Exposition de la collection *Monthly Plates*.

### La tradition de la faïence réinventée

Le choix du renouveau a été d'emblée celui de Carole Dumont-Georges et Jean-François Dumont qui, en 2010, héritent de la manufacture reprise en 1926 par Émile Georges, l'ouvrier modèle de l'Atelier Marest. Certes, les deux nœuds verts et le poinçon instauré par Jean-Pierre Georges, père de Carole, restent leur marque de fabrique. Au modèle familial de la faïence traditionnelle, une institution dans la vie locale, s'ajoutent un site de vente en ligne et des logiciels de dessin numérique. « *Dans une petite structure, toutes les compétences sont requises : techniques, artistiques et commerciales* », explique ce couple de Parisiens, sociologue pour Jean-François, directrice artistique pour Carole. « *Quand nous avons repris la fabrique familiale, les parents de Carole étaient à la fois fiers et inquiets car ce métier n'est pas rémunérateur. Nous avons profité des connaissances passées mais aussi de certaines de moules hérités. L'histoire familiale rassure les clients par couches successives !* » La Faïencerie Georges cible d'une part une clientèle touristique et institutionnelle locale, qui répond à la tradition du cadeau (naissance, mariage ou remise de prix), et d'autre part une clientèle plus éloignée en France et à l'international. « *Grâce à la faïence traditionnelle, nous avons pu financer la partie contemporaine de nos projets. Sur le marché*

*de la céramique française, il est plus facile de transformer une ancienne fabrique plutôt que de se lancer dans une nouvelle marque.* » Pour la création de nouveaux décors, Carole et Jean-François se retrouvent à deux. Un moment privilégié. « *Le cadrage, la construction de l'image conçue à partir de nos photos sont optimisés avec le logiciel Photoshop que Carole connaît parfaitement.* » S'ensuivent la mise au point du prototype et la maîtrise parfaite du décor que Carole a appris de sa mère dès l'enfance. Si les dessins étonnants (grues, usines, en référence aux photographies du couple allemand Bernd et Hilla Becher) les ont fait connaître, le rendu, lui, est typique de la faïence nivernaise. Une transparence incomparable obtenue grâce à la technique du grand feu et de l'émaillage à cru. Exposant entre autres sur le Salon Maison & Objet, l'entreprise a su se développer, en France et à l'international, avec une vision moderne. Par ailleurs, ils collaborent aussi avec des artistes et designers, en tant que fabricants. Parmi eux, Claude Parent, François Morellet, Claude Levêque, le duo de designers Dach&Zephyr ou Binôme design installé non loin, dans la Nièvre. La Faïencerie Georges a su réussir l'osmose entre tradition renouvelée et créativité. ■

➔ CARNET D'ADRESSES EN P. 66